

DU JUS DE PIERRE

Pierre-Olivier Terroni

raconter la vie

[Témoignage recueilli par Pauline Miel.]

Je bosse dans un château en Normandie depuis 11 ans. Au début, je vivais encore chez mes parents, je faisais presque 4 heures de voiture par jour, c'était intenable ; ma famille avait trop peur que je m'endorme au volant tellement j'étais crevé – les cernes sur mon visage ne trompaient personne. Après 5 ans, j'ai pensé emménager dans une dépendance vide, j'en ai parlé à mon patron, il a tout de suite été d'accord et m'a épargné le loyer et les charges. Bon après, je fais toujours beaucoup de route, environ 45 000 kilomètres par an ; mais le quotidien est plus doux. J'ai l'attrait du territoire. Parfois, j'ai l'impression d'être un vrai clébard : au moindre bruit, je monte sur mon pick-up pour voir ce qui se passe. Pour mon patron aussi, c'est tout bénéf.

Avant

Mon père était militaire, on l'a suivi dans ses expatriations ; on a vécu à Chypre et en Allemagne. Mon arrière-grand-père, avant d'être couvreur, était fossoyeur. Il tapait déjà dans le caillou, comme moi. Quant à mon grand-père paternel, il était plâtrier. Sauf qu'il a fait une chute de 5 étages, du coup il est devenu chauffeur de taxi. Il gagnait bien sa vie, genre 10 000 francs par mois. C'était énorme, à l'époque. Sa femme travaillait aux PTT. Ils vivaient bien. Je voudrais que ce soit pareil pour moi.

Enfant, j'étais tout le temps derrière ma mère à la cuisine. Et quand j'ai pensé bosser dans l'hôtellerie, mon père m'a dit « Quand les gens feront la fête, tu seras en train de travailler. » Aujourd'hui, je préfère juste me faire ma pâte à pain et à pizza. Et là je suis en train de construire une cuisine abritée en extérieur avec un four à pizza. J'ai passé des heures à faire la toiture. Ce sera beau.

Après le collège, je ne me voyais pas faire de longues études théoriques et le lycée général ne me branchait pas plus que ça. Il fallait que je touche à la matière, au concret. Une prof m'a dit que j'étais un bon à rien et que je

finirais dans le bâtiment. J'aimerais bien lui dire aujourd'hui que j'ai bossé sur 7 cathédrales partout en France et fait les plus beaux chantiers...

Je me débrouillais bien en dessin alors je suis allé aux journées portes ouvertes des Compagnons, 21 métiers différents étaient représentés. Et j'ai choisi les pierres, ça m'a plu tout de suite ; l'expérience de la matière solide, brute. Les compagnons rencontrés sur site représentaient l'autorité, ils étaient virils. Je voulais devenir comme eux, construire et transformer.

Les Compagnons

Après des validations d'acquis et des tests de logique, j'ai fait un stage d'une semaine en carrières, c'est la première fois où j'ai touché à la pierre. C'est un des métiers les plus vieux de la terre : tu pars d'une montagne et t'en fais une porte-fenêtre. On m'a fait boire de la laitance (du jus de pierre) ; c'est une tradition médiévale. Quand tu extrais le bloc de pierre de la carrière, le « bloc marchand », coule de l'eau et du calcaire, qui est passé dans la pierre. C'est bourré de calcium et de silice aussi (une sorte de sable, qui peut calcifier les poumons). On ferait un test PH, ce serait pur. Plus que la flotte qui coule de mon robinet. Avec les agriculteurs tout autour et les pesticides qu'ils utilisent...

Tout le monde a le droit de devenir Compagnon, il n'y a aucun critère religieux, on est logés à la même enseigne : celle de la laïcité. Grâce à mon éducation militaire, je suis rentré dans le moule. Les Compagnons, c'est l'armée des métiers. Tu dois bosser et fermer ta gueule, je l'ai compris tout de suite, je m'en sortais pas mal. Ils te stimulent pour que tu te dépasses, ça m'allait.

À 14 ans, j'ai passé mon CAP de tailleur de pierre près de Compiègne avec les Compagnons, où je suis resté 2 ans. J'alternais entre 2 mois de boulot (chez un Compagnon) et 1 semaine de cours – le dessin d'art, le dessin industriel, la technologie du métier, les mathématiques et le français.

Je tournais déjà entre 7000 et 9000 francs par mois et pouvais bosser jusqu'à 100 heures par semaine. J'avais cours de 20h à 22h, après le travail. Après, on faisait la java...

À 16 ans, je me suis retrouvé « en campagne ». Il y a les « maisons » et les « campagnes » (quand on est moins de 25). On vivait entre hommes du métier. Il y avait des apprentis puis des mecs de 23-24 ans. J'étais logé,

nourri et blanchi (sans le repassage) et devais payer 400 euros par mois pour la pension. Avec moi, il y avait des jeunes qui apprenaient la maçonnerie avant de repartir dans leur pays devenir chef de chantier. Un de mes potes venait de Wallis et Futuna. La première chose qu'il m'a dite c'est « Elle est où la mer ? » Et elle était loin.

À la maison, une seule femme était autorisée à rentrer : « la mère ». Avant d'être mère, il faut être « dame hôtesse » puis « dame économe ». Il y a une hiérarchie extraordinaire, chez les Compagnons. Pour qu'une « dame économe » devienne « mère », elle doit être intronisée et obtenir le vote de 100 Compagnons. C'est des rituels du XVIIe. On pouvait se confier à elle et elle s'occupait de toute l'économie, gérait les comptes. C'était suivi, encadré. Dans la maison, il y avait aussi un « prévôt », c'était le directeur, lui aussi forcément Compagnon.

Quand t'es Compagnon, tu fais ton premier chef d'œuvre puis ton deuxième. T'as une « gâche » à faire (comme une tâche). Tu dois du temps aux Compagnons. Tu deviens maître de stage, tu apprends le métier à des jeunes en CFA. Puis quand tu es aspirant sédentaire, tu peux diriger une maison pendant un an ou plus. Après, tu peux être « chef de Cayenne » (regroupement de pleins de maisons et de campagnes), c'est réparti en « régions » (qui diffèrent d'un corps de métier à un autre). D'ailleurs, t'as un nom compagnonique en fonction des régions. Moi, je suis Pierre-Olivier Iledeuf (pour Île-de-France). En plus du nom, j'ai l'uniforme : un largeot (pantalon)-coltin (veste). En dessous, une vareuse en cuir. Les gens me regardent différemment quand je porte l'ensemble. Puis, c'est confortable et ample (comme un jogging) ; le largeot c'est le pantalon des laboureurs qui a été adapté. Le plus impressionnant, c'est quand on est 200 à porter la même tenue ; on forme une équipe solide, des frères de métier. Aux soirées, ça finit en frères de sang, l'alcool aidant... Ce n'est pas l'individu qui est valorisé, mais le corps. J'aime bien les cadres, ça me donne des repères ; sinon c'est le bordel. J'ai recherché une identité, je l'ai trouvée.

Ni femme ni syndicat

C'est un milieu vraiment masculin, une femme ne peut pas tailler des pierres, c'est physiologique. Les rares filles dans le bâtiment, elles se dirigent dans la sculpture ou la gravure. Avec les pierres, il faut toujours

dépasser ses limites. J'ai souvent des sciatiques, et mal au dos en général. J'ai la chance de ne pas travailler en atelier ; en taille, ça use trop le corps. Si j'y étais, je me serais déjà fait opérer des 2 canaux carpiens, clairement. Il n'y a ni femme ni syndicat. Tu finis le boulot et c'est tout, tu n'as pas le temps de revendiquer quoi que ce soit. Le chantier, ça ne pardonne pas. C'est vraiment l'esprit militaire. Puis, être apprenti chez les Compagnons, ça te garantit d'être payé au minimum 75 % du SMIC. Après, tu peux avoir des primes de salissure, de hauteur (plus de 25 mètres), d'échafaudage, de déplacement, d'assiduité, de fin de chantier. Tu peux gagner 400 euros par mois en plus. Un tailleur de pierre à Paris peut facilement se faire 3 000 euros par mois, voire davantage.

Avec les Compagnons, je me suis entraîné pendant un an et demi pour concourir aux Olympiades des métiers, après mes journées de travail. Je n'ai pu partir représenter la France, je me suis fait recalé. Un autre était plus fort que moi. Ça a été dur à avaler. Après, je suis parti à Lyon. J'ai fait de la création à Fourvière, une des dernières cathédrales construites au monde. Toutes les grappes de coupole, c'était brut de taille, là j'ai vraiment approché la sculpture. L'architecte avait tout dessiné, moi je recopiais. J'en ai fait une complète, ça représente 150 heures de travail. J'ai aussi fait une gargouille à Saint-Jean, à Lyon. Je l'ai taillée en entier. J'aimerais bien y retourner la contempler.

Puis j'ai quitté les Compagnons, je n'étais pas en phase avec mon chef de Cayenne. Si je ravale ma fierté, peut-être qu'un jour je finirai ma seconde grande œuvre. On verra.

Sur les chantiers

Déjà, un chantier, ça se travaille. Je me pose à une table, sors une feuille blanche, fais des esquisses, le chiffrage, les côtes, les volumes, les accès, l'approvisionnement, les points d'eau, etc. À chaque fois, c'est différent. – ça dépend des accès, des niveaux où je travaille. Quand je fais une élévation, je pars du bas vers le haut. Il y a un moment, je me retrouve à genoux, et après les 4 pattes en l'air.

Quand je regarde un bâtiment, je ne vois que des défauts : les aplombs, l'équerrage, les alignements, etc. Mon travail, c'est aussi de suivre la

géométrie en elle-même, je suis toujours une ligne, qu'elle soit linéaire ou en courbe. Il y a un trait de référence, je ne suis pas sculpteur et ne fais jamais rien au hasard. Tout est calculé à l'avance, je ne peux pas me permettre d'hésiter. Le trait de 1 mm, on doit le couper en 2 pour être à la côte. Dans la taille de pierre, la tolérance, c'est au quart de 1000, soit 0,25 mm. Alors que les maçons, c'est 1 cm.

Il y a des pierres que je préfère tailler : la Richemont (du Loiret), la Saint-Maximin et la Villebois, qui te coupe le visage quand tu la travailles, c'est une pierre marbrière. J'ai déjà eu la figure en sang à la fin de la journée, avec elle. Pourtant, la sécurité, j'y ai toujours été très sensibilisé – je peux remercier les Compagnons. Je plie systématiquement les genoux, ne fais jamais le dos rond, porte des lunettes, un masque, une protection auditive et des chaussures de sécurité. Même pour aller bricoler ma voiture, je les enfille, mes Timberland. Je suis coqué, quoi. Sinon, c'est comme conduire sans ta ceinture. C'est vrai que ça coûte cher, mais c'est essentiel d'avoir un bon équipement. Pour vêtir mes 4 ouvriers, j'en ai eu pour 3 000 euros, dernièrement.

Il nous arrive parfois des trucs pas possibles. Près de Compiègne, on travaillait sur une abbaye, le propriétaire est venu nous chercher car une vache avait du mal à vèler. Avec les gars, on a croché les pattes, on a pris un tire-fort, le veau est tombé. Il ne respirait pas, le gars lui a fait un massage cardiaque.

Souvent, on croise des traces de la vie d'avant quand on est en train de travailler. Dans une belle petite abbaye dans l'Oise, on a trouvé un casque à pointe de soldat allemand. Et même une météorite, dans la pierre. En refondant les piliers d'une église, j'ai cassé mon outil dessus, ce n'était pas normal. On a cassé tout le tour et en sortant le bloc, on a mis un gros coup de machette et on est tombé dessus. Je l'ai faite expertiser, on m'en a proposé 15 000 francs, mais j'ai préféré l'offrir à mes parents.

À la cathédrale Saint-Louis à Lyon, sous les fondations de la crypte, on était en train d'enlever le dallage et on est tombé sur un sarcophage – en pierre, comme pour les rois de France. On l'a signalé direct, les responsables sont venus constater, ils nous ont fait évacuer. Quelques heures plus tard, des mecs en costard sont arrivés avec une Mercedes Vito immatriculés au Vatican. Ils nous ont demandé d'ouvrir le sarcophage : autour du cadavre

embaumé (comme une momie), il y avait des tentures nobles et un sceptre. En fait, c'était un évêque disparu depuis 300 ans. Ils nous ont fait sortir, sont passés devant nous avec le corps emballé dans un tissu blanc. On a repris le boulot le lendemain matin.

Au Mans, chez les Compagnons, on nous a demandé de faire des réductions de corps. Dans les fosses des caveaux, on garde seulement les fémurs quand il n'y a plus assez de place ; ça peut paraître glauque mais ça fait partie du taf. On pose des tombes, on creuse des trous. On est tombé sur un tout petit cercueil de 1978, quand on l'a ouvert, on a vu le squelette d'une petite fille, avec des cheveux roux et de beaux habits roses. Ça a duré une fraction de seconde, le temps de lâcher les outils et au contact de l'air, tout a disparu, même les tissus. Plus rien, comme un fantôme. La faute à la pression atmosphérique. Je n'ai pas pu me permettre d'être ému ; si je montre mes faiblesses aux autres, ce n'est pas bon. C'est comme les feux follets, ce sont des gaz de macération qui fermentent dans les corps fraîchement enterrés. Au contact de l'air, ça produit une couleur verte. C'est troublant, et macabre mais surtout chimique. C'est la flamme qui vient de quelqu'un, c'est beau, en fait. Parfois, j'ai été le seul à la voir, comme une étoile filante.

Puis, j'ai bossé à la basilique Saint-Denis près d'un an. On me donnait les plans et je faisais les travaux. On faisait des relevés, on recevait les pierres qu'on devait replacer. On les remplace quand elles sont soufflées par le vent ou qu'elles ont pris l'humidité pendant l'hiver. On réduit les pierres jusqu'à la précision.

Mais ça ne m'intéresse pas d'aller bosser à Paris. Se taper 2 heures de bouchons, non merci. Je préfère les gens d'ici. J'aime bien mes clients à la campagne, c'est jovial, ils me payent à boire, je suis invité à Noël et tout. J'ai besoin de pierre et de nature. Alors, le château en Normandie, ça m'a paru un bon compromis.

Je ne pourrais pas passer sous silence les membres arrachés de certains de mes collègues, en plein travail. Ça m'a beaucoup marqué, je crois qu'on est jamais prêt à se confronter à une boucherie, toute cette viande d'humains. Combien ont perdu une main dans les machines ? Je me le demande souvent. Une fois, j'ai entendu un gars crier, je me suis précipité pour couper

le jus et lui ai décoincé la main mais j'ai vu tout de suite que ce n'était pas juste une coupure. Ça faisait des geysers de sang, l' autre apprenti dans l'atelier est tombé dans les pommes en se cognant la tête dans l'angle du tesson ; j'ai hurlé, l'ai écarté. J'ai dit au blessé de serrer sa main le temps que j'appelle les secours. Malgré un garrot, ça ne s'arrêtait pas de couler. Dans la voiture, il gémissait, je me concentrais sur la conduite. Je me suis senti tellement démuni, j'y repense, depuis. Ce sont comme des blessures de guerre.

Au château

Ici, c'est chez moi, je gère tout le château et ses 55 hectares. Il y a 4 chevaux en liberté sur le domaine et j'en ai un à moi. Je l'ai récupéré de la Garde républicaine, il est à la retraite. On me l'a prêté (l'État ne peut pas donner un cheval comme ça), il est en pension. Je l'ai eu à 18 ans, là il en a 20. Sauf que depuis qu'il a voulu écrabouiller mon chien, Fly, je me méfie, je reste vigilant.

Dans le parc, il faut aussi faire attention quand tu te balades, avec les arbres et tout. Il y a trois semaines, j'ai failli mourir. Il y avait du vent qui soufflait à 130 km/h. On coupait un arbre, je suis descendu de mon engin quand j'ai senti que ça soufflait vraiment fort, de grosses bourrasques. Je me suis abrité le long de la façade, un bout de la corniche est tombé – une pierre de 50 kg. J'ai flippé, je n'en menais pas large. La pierre, je l'ai laissée sur place.

Des engins, j'en ai plein : un quad, un pick-up, une remorque de 750 kg, un tractopelle et une nacelle pour aller à 21 mètres de haut. J'ai besoin de tout ça. C'est très onéreux quand tu les loues et je peux me permettre de les entretenir et de les stocker. C'est un plaisir, toutes ces machines. Puis, je n'aime pas demander, je n'ai pas envie de dépenser de l'argent dans des trucs qui marchent à moitié.

*

Je ne dirais pas que je travaille trop. Je prends 5 semaines de vacances par an, en été et je pars un peu en hiver, quand je peux. Je sais que tout le monde rêve de plages sauf que moi, le sable, je le mets dans la bétonnière. M'allonger dessus, ça ne m'intéresse pas du tout. Qu'est-ce que j'aurais à y faire ? Je suis déjà dans le sable et la poussière toute la journée, dans mon

métier.

Je suis salarié du lundi au jeudi et chef de ma boîte du vendredi au dimanche. J'ai encore un peu de temps pour d'autres trucs : je me suis lancé dans l'apiculture l'année dernière. J'ai racheté 3 ruches. C'est un peu amateur, c'est « le père » qui m'a filé le virus. J'ai quand même réussi à produire 15 kg de miel sur ma seule ruche cette année. J'aimerais faire autre chose que travailler la pierre ; j'ai d'autres idées, comme vendre de la charcuterie italienne. Puis je m'intéresse aussi au monde du vin. Mais attention, pas pendant le boulot, là je ne bois jamais. C'est trop risqué. Sur certains chantiers, j'ai vu des gendarmes arriver sur demande du patron. Au château, ils avaient embauché des gens du coin, dont un qui avait un gros problème avec l'alcool. On venait le chercher le matin pour le forcer à aller au travail, on lui plaçait de l'argent à la Poste pour être sûr qu'il ne dépense pas tout son salaire en boisson. On a tout essayé pour l'aider. Au bout d'un moment, j'ai décapsulé, c'était trop.

Je veux des enfants, il faut que j'y pense, j'ai 30 ans. Les filles, ça va, ça vient, c'est bien. Puis, regarder la télé, je ne peux pas. Qu'est-ce que je fais si je suis en mode cocooning ? La seule fois où je me pose, c'est que je dors.

Je suis fier de faire un métier manuel.